LES AVENTURES ETRANGES DE

L'AGENT IXE-13

L'AS DES ESPIONS CANADIENS

10¢

Grand roman d'espionnage par PIERRE SAUREL

DISPARITION de T-4

Editions POLICE JOURNA

Pierre Saurel

La disparition de T-4

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 252 : version 1.0

La disparition de T-4

Numérisateur : Jean Layette.
Éditions Police Journal
Relecture : Jean-Yves Dupuis.
Illustration de couverture :
André L'Archevêque.

I

Après sa dernière mission en Italie, l'agent secret Jean Thibault, connu sous le nom d'IXE-13, attendait des nouvelles du bureau-chef des espions.

Enfin il reçut des ordres.

Un télégramme venait de lui être envoyé.

Il était ainsi conçu.

– IXE-13... Rapportez... Londres... 24 rue James-Précautions... pas avant 12.00 hres soir... Mot : L'heure des crimes est sonnée.

IXE-13 avait lu le télégramme avec surprise.

Jusqu'ici, tout avait bien marché, mais voilà que maintenant, il fallait agir en secret.

L'Angleterre était-elle envahie d'espions ?

Les Allemands étaient-ils au courant des faits et gestes de l'As canadien.

IXE-13 l'ignorait, mais il devait se rendre aux ordres de ses chefs.

Il alla trouver ses deux amis, Gisèle Tubœuf, une espionne française connue sous le nom de T-4, et quasi-fiancée avec IXE-13, et Marius Lamouche, un brave Marseillais, qui depuis le début des aventures d'IXE-13 ne le laisse plus d'une semelle. En un mot, un véritable chien de garde.

– Gisèle ?

– Oui, Jean !

– Il faut que je parte !

– Ah !

– Pour l'Angleterre.

– Une nouvelle mission ? demanda Marius.

– Je ne sais pas.

Gisèle regarda l’homme qu’elle aimait.

– Quand pars-tu ?

– Le plus tôt possible. Il est très facile de regagner l’Angleterre, depuis que nos Alliés ont envahi l’Italie.

Après un moment de silence, il ajouta :

– Et vous ?

– Nous, reprit Marius, nous retournerons en France, peuchère.

– Eh bien, dit IXE-13, écoutez-moi bien. Il faudra que vous preniez vos précautions.

– Ah, pourquoi ?

– Je crois que les Allemands exercent une surveillance étroite autour de nous.

– Vrai ?

– Nous sommes portés à mésestimer le travail des espions allemands, mais nous nous trompons. Ce ne sont pas des imbéciles, loin de là. Alors, redoublez de précautions.

Après une pause, il reprit :

– Comme par exemple, n’allez jamais au bureau de l’espionnage vous-même. Envoyez quelqu’un prendre les ordres pour vous. N’écrivez à personne en signant votre véritable nom.

– Peuchère, plus de lettres ?

– Il le faut, Marius. Ainsi, nous réussirons à éloigner le danger qui nous menace.

Le lendemain, l’agent canadien s’embarquait à bord d’un avion en route pour la Grande-Bretagne. Pour la deuxième fois en quelques jours, il quittait ses plus chers amis, et ne savait pas quand il les reverrait.

Et puis, IXE-13 était inquiet.

Il était connu des ennemis, c’était une chose certaine, et on ferait tout pour s’emparer de lui.

Tout à coup, il sursauta :

– Si ce télégramme était un piège ?

Vivement, il mit la main dans sa poche et sortit la feuille de papier imprimé.

– Non, ce n’est pas un piège.

Il venait d’en avoir la preuve certaine.

Les Allemands ignoraient un précieux détail.

Les Allemands ne savaient pas que X-13 s’écrivait IXE-13. Seul les alliés connaissaient ce piège.

Or à l’en-tête du télégramme, on lisait AGENT IXE-13.

– I... X... E... répéta l’espion, c’est bien ça... Eh bien, j’ai hâte de savoir.

Quelques heures plus tard, l’avion arrivait en Angleterre.

IXE-13, tenant à la main une petite valise, se dirigea vers une modeste auberge.

Il loua une chambre pour deux jours, puis il se retira dans son nouvel appartement.

– Il faut prendre des précautions, eh bien, je vais en prendre.

Il ouvrit sa valise et fit un deuxième petit paquet, puis, il ressortit.

Son petit paquet sous le bras, il marcha pendant de longues minutes.

Il entrait souvent dans des magasins, puis ressortait aussitôt.

Au bout d’une dizaine de minutes, il murmura :

– Si quelqu’un me suivait, je l’ai certainement dépisté.

Alors, il entra dans un gros hôtel.

Il monta immédiatement au fumoir des hommes.

Il y avait des petits salons particuliers.

IXE-13 entra vivement dans un de ces salons et referma la porte derrière lui.

Il sonna.

Quelques secondes plus tard, un garçon venait.

– Apportez-moi une bière.

– Bien, monsieur.

Le commis sortit.

Lorsqu’il revint, IXE-13 sortit son argent.

– Combien ?

– 75 sous monsieur.

IXE-13 sortit un dollar et vingt-cinq de sa poche.

– Tenez pour vous.

Il vint pour se retirer, mais IXE-13 le rappela :

– Un instant !

– Monsieur ?

– Je ne veux pas être dérangé, pour aucune raison.

– Très bien, je vais y voir monsieur.

Il sortit.

IXE-13 retourna vers la porte.

Il y avait une serrure « yale ». IXE-13 baissa le loquet.

– Maintenant, je puis être tranquille.

Il se dirigea vers la table au centre de la pièce, s’assit et ouvrit son paquet.

Il sortit des crayons de maquillage, des crèmes, des barbes, enfin tout ce qu’il lui fallait pour une transformation.

Il se mit à l’œuvre.

Les crayons couraient dans sa figure, changeant les traits de l’espion canadien.

Au bout de quelques minutes, il était tout à fait méconnaissable.

Il ressortit de l’hôtel.

Il était neuf heures du soir.

– Allons au théâtre.

Il alla s’enfermer dans un cinéma bon marché.

La vue ne l’intéressait guère. Ce qui importait le plus, c’était de passer le temps sans trop se faire remarquer.

À onze heures trente, le programme étant terminé, IXE-13 sortit et alla manger un sandwich dans un des rares restaurants encore ouverts.

Puis à minuit, il se dirigea en travers de Londres, plongée en pleine obscurité, vers la rue James.

Il fut obligé de demander des renseignements à deux reprises.

Cela lui déplaisait énormément, car il ne savait jamais à qui il avait affaire.

Enfin, il aperçut une affiche au coin d’une rue :

– James Street.

– Voilà. Maintenant, le numéro 24.

Il resta surpris en apercevant la bâtisse portant le numéro 24.

– Une manufacture... curieux !

Il s’approcha de la porte comme pour tirer la sonnette, mais une affiche attira son attention.

Une affiche écrite en grosses lettres.

– « MARCHANDISES, PAR EN ARRIÈRE ».

Il n’hésita pas et fit le tour de la bâtisse.

Il y avait une porte dans la cour arrière.

L’espion canadien frappa à trois reprises.

Tout à coup, une lueur... comme quelqu’un qui tient un fanal, apparut.

C’était un p’tit vieux.

– Probablement le gardien de nuit.

Au lieu d’ouvrir la porte, il ouvrit simplement une petite lucarne et demanda :

– Qu’est-ce qu’il y a ?... Pourquoi venir sonner à cette heure-ci... Passez votre chemin.

Mais IXE-13 s’approcha de la lucarne.

– C’est l’heure des crimes.

Il y eut un court silence.

Puis le petit vieux reprit à haute voix.

– Monsieur Grimm ? Oui, il est ici. Vous voulez le voir ?

– Oui.

– Entrez !

Le petit vieux ouvrit la porte.

Alors il se redressa.

Ce n’était pas un vieil homme ; seule sa figure dénotait un maquillage délicat.

L’homme s’approcha d’une table.

– Vous êtes ? dit-il d’une voix grave.

– IXE-13.

– IXE-13... L’homme fit un signe dans le livre.

– Très bien, suivez-moi.

Il l’emmena dans une petite salle faiblement éclairée. Il y avait déjà trois hommes. Chacun était assis et gardait le silence. IXE-13 les imita.

Les minutes succédèrent aux secondes, puis une heure sonna au lointain.

Peu à peu, des hommes arrivaient.

– On dirait une réunion de tous les espions, pensa IXE-13.

À une heure trente, ils dépassaient la cinquantaine. Puis l’homme qui les avait tous introduits donna un ordre.

– Tout l’monde debout.

Tous se levèrent.

Un homme entra.

Il alla s’asseoir à une petite table, face à toute l’assemblée.

Aussitôt qu’il commença à parler, IXE-13 reconnut la voix de Sir George, le commandant en chef des espions alliés.

– Gentlemen, vous devez vous demander pourquoi vous êtes tous réunis ici ?

– Un peu.

– Certainement.

Le chef des espions alliés reprit :

– Je ne vous ferai pas patienter plus longtemps.

Il avala sa salive puis reprit :

– Le service d'espionnage est surveillé. Bien surveillé. Nous avons une preuve.

– Ah !

– Laquelle ?

– Que s'est-il passé ?

Sir George imposa le silence de la main.

– Je vais répondre à toutes vos questions. ZED 26, un espion américain à notre service, a été tué dernièrement. Mais pas au cours d'une de ses missions.

De nouveau, il y eut des chuchotements.

Puis les questions affluèrent à nouveau :

– Comment cela ?

– Où est-il mort ?

– Assassiné ?

De nouveau, le grand chef imposa le silence.

– L'agent ZED 26 s'est rendu au bureau de l'espionnage. Nous devions lui confier une mission. Il eut un entretien avec moi. Mais comme il sortait des bureaux, une voiture, filant à toute allure, le frôla de quelques pouces. En même temps, un homme armé d'une mitraillette, caché à l'arrière de l'automobile, tira sur lui. La voiture disparut. On n'a plus retrouvé sa trace.

Il y eut diverses exclamations.

Sir George reprit :

– Il ne faut pas que ces choses se renouvellent. Nous allons prendre nos précautions.

Il sortit une grande liste.

– J’ai ici plusieurs adresses avec le numéro de plusieurs espions. Chaque espion aura quatre adresses. Aussitôt qu’il aura terminé sa mission, il devra entrer en communication avec une de ces adresses et on lui donnera de nouveaux ordres. C’est compris.

– Oui, répondirent les hommes.

Alors, une longue lecture commença.

Chaque espion avait pris un calepin et commençait à prendre des notes.

Aussitôt que Sir George nommait un nom, l’homme près de la porte disait :

– Présent.

Ou :

– Absent.

Le tour d’IXE-13 arriva.

– Présent, cria l’homme.

Sir George donna les quatre adresses et l’espion les nota soigneusement.

Le tout dura plus d’une heure.

Lorsque le grand chef eut terminé de donner les adresses à tous ses espions présents, il leur parla à nouveau :

– Il faut que vous soyez continuellement sur vos gardes. L’ennemi est intelligent, les espions allemands sont très forts, aussi forts que nous certainement. Changez vos physionomies et continuez de faire votre devoir.

Il se leva.

Tous les espions l’imitèrent.

Sir George se dirigea vers la porte et sortit.

Celui qui était le gardien donna des ordres.

– Vous ne pouvez pas tous sortir ensemble. Vous vous en irez un par un, à cinq minutes d’intervalle. Vous partirez par ordre d’arrivée.

– Très bien.

Les hommes commencèrent à défiler.

IXE-13, qui était arrivé le quatrième, sortit de bonne heure.

Qu’arrivera-t-il ?

Les espions alliés seront-ils aux prises constantes avec les Allemands ?

II

Laissons l'as des espions canadiens IXE-13 et suivons plutôt Gisèle Tubœuf et Marius Lamouche qui, ayant quitté l'Italie à leur tour, sont retournés dans la petite partie de la France qui est restée inoccupée.

Les deux Français ont bien suivi les ordres d'IXE-13.

Au lieu de se rendre au bureau de l'espionnage, Gisèle et Marius avaient loué chacun une chambre dans une petite auberge.

– Il faut faire attention, mademoiselle Gisèle.

– Ici, nous serons très bien, Marius.

Après le repas, Gisèle, en descendant à l'office, aperçut de magnifiques cartes postales.

– Si j'en envoyais une à maman Cornu.

Madame Cornu était la mère adoptive de Gisèle Tubœuf (Lire *La Tigresse*).

La jeune fille acheta une carte postale.

Elle écrivit simplement quelques mots :

« Maman Cornu,

Je suis en bonne santé. Tout va bien. J'espère que c'est de même pour vous. À bientôt.

Votre Gisèle. »

Elle mit un timbre et jeta la lettre à la poste juste comme Marius descendait.

– Qu'est-ce que vous faites, mademoiselle Gisèle ?

– Je viens d'envoyer une carte postale à madame Cornu.

Marius la regarda, surpris :

– Une carte postale ?

– Justement.

– Mais voyons, c’est fou !

Gisèle le regarda :

– Pourquoi ?

– Si les Allemands se saisissaient de cette carte.

La jeune française sourit :

– Allons Marius, ne t’en fais pas pour rien. J’ai juste dit bonjour à maman. Rien de particulier, rien qui ne se rapporte à nos missions. Cette carte fera plaisir à maman Cornu, c’est tout.

– Espérons-le.

Gisèle changea la conversation.

– Il faut que je trouve un moyen d’entrer en communication avec le deuxième bureau.

– J’irai moi-même.

– Toi ?

– Mais oui.

– Mais IXE-13 a dit...

– Je ne suis pas un espion, protesta Marius. De plus, je ne suis allé qu’une couple de fois au deuxième bureau et, de plus, je me maquillerai.

– Quand iras-tu ?

– Pas avant demain.

– Très bien.

Le village de V... était situé dans la partie de la France occupée par les Allemands.

Souvent madame Cornu recevait la visite de quelques Nazis.

Elle s’ennuyait beaucoup, cette pauvre femme ; surtout depuis le départ de sa petite Gisèle.

Elle passait de grandes journées à lire et relire les lettres que sa fille adoptive lui avait écrites.

Ce matin-là, elle était à faire un peu de lavage dans sa cuisine, lorsqu’on frappa à la porte.

Avant même qu’elle put répondre, la porte s’ouvrit et trois soldats nazis apparurent.

– Qu’est-ce que vous voulez ? leur cria la dame.

L’un des trois s’avança.

Il parlait un mauvais français.

– Le commantant feux fous foir.

– Le commandant ? Pourquoi ?

– Pas te questions. Fous entendez... fenez !

– Le commandant... répéta la bonne femme.

– Fenez, cria le nazi avec fureur.

– Attendez une minute.

– Nous ne bouvons pas attendre.

Le soldat donna un ordre.

Les deux autres s’approchèrent de madame Cornu et la saisirent par les bras.

– Laissez-moi.

Les soldats ne l’écoutèrent pas et l’emmenèrent malgré ses protestations.

Elle ne comprenait rien à ce qu’il lui arrivait.

Elle fut traînée jusqu’au camp le plus proche et là on la mit dans une cellule avec plusieurs autres femmes de son village.

– Pourtant, je n’ai rien fait, se disait la bonne femme.

Que lui voulait-on ?

Elle allait le savoir sous peu.

Quelques minutes après son arrivée, un soldat entrait dans la cellule.

– Madame Cornu ?

– C’est moi.

– Suivez-moi.

Elle suivit le soldat.

Ils traversèrent une longue cour puis pénétrèrent dans une petite maison.

La maison du commandant.

– Asseyez-vous ici.

Elle obéit.

Elle semblait être dans une chambre d’attente.

Sur une porte, au fond de la pièce, on pouvait y lire quelques mots allemands.

Madame Cornu ne savait pas l’allemand ; autrement, elle aurait pu savoir que c’était là la chambre du commandant.

Tout à coup, elle sursauta.

Elle venait d’entendre un cri aigu venant de la chambre.

– Mon Dieu, qu’est-ce qui se passe ?

La brave femme était folle de terreur.

– Une chambre de torture ?

Il y eut plusieurs autres cris.

Puis après quelques minutes, la porte s’ouvrit.

Deux nazis apparurent, encadrant une pauvre femme, les cheveux dans le visage, la figure en sang, la robe à moitié arrachée.

La femme pleurait et criait :

– Mes yeux !... Mes yeux !

Madame Cornu lui jeta un regard.

Elle sursauta.

À la place des yeux, elle avait deux gros trous noirs.

Deux trous brûlés.

– Les bandits... ils lui ont brûlé les yeux.

La vieille femme disparut derrière une porte.

Un autre soldat allemand sortit du bureau du commandant et cria :

– Madame Cornu ?

– C’est moi.

– Venez !

Toute tremblante, elle entra dans le bureau du commandant.

Ce dernier sentait le nazi à dix milles à la ronde.

Le monocle à l’œil, une barbiche au menton, les cheveux coupés en brosse ; tel était en quelques mots la physionomie du commandant allemand Bouretionitz.

– Approchez !

Madame Cornu obéit.

– Vous excuserez le spectacle qui vient de se produire.

Il la regardait narquoisement.

– Mais que voulez-vous ? La brave femme refusait de nous parler. La prochaine fois, elle parlera. Nous lui avons enlevé les yeux, mais il reste encore beaucoup de choses... Ah, ah... Par exemple, la langue... le nez... les ongles... les oreilles... toutes des insignifiances, mais qui nous aident quand même à obtenir ce que l’on veut.

Il regarda madame Cornu.

Ses paroles avait produit de l’effet sur la vieille dame.

– Que me voulez-vous ?

– Vous allez le savoir dans un instant.

Le commandant s’encanta dans un fauteuil, puis prit une fiche.

– Votre nom ?

– Vous le savez.

– Je vous demande votre nom.

Elle répondit :
– Madame Lucien Cornu.
– Votre mari est mort ?
– Non. Il est à la guerre.
Le commandant regarda ses fiches.
– Très bien, je vois que vous dites la vérité.
– Pourquoi mentirais-je ?
Le commandant ne répliqua pas.
Il continua à questionner.
– Vous avez toujours demeuré à V... ?
– Oui.
– Vous avez connu un monsieur Tubœuf ?
Madame Cornu pâlit.
– S’agirait-il de Gisèle ?
Elle reprit à haute voix.
– Tubœuf ?
Le commandant la regarda :
– Ne mentez pas....
Il y eut une courte pause.
Le commandant reprit :
– Rappelez-vous, les yeux... les oreilles... etc...
Madame Cornu répondit :
– Oui, j’ai bien connu la famille Tubœuf.
– En particulier, la petite Gisèle ?
La vieille femme rougit.
Il s’agissait bien de Gisèle.
Le commandant ne lui avait pas donné le temps de répondre.
Il avait repris aussitôt.

– Je sais que c’est vous qui avez adopté la jeune fille à la mort de ses parents. Vrai ou faux ?

Rien ne servait de mentir.

– C’est vrai.

– Eh bien, voici où je veux en venir, reprit le commandant. Nous voulons parler à cette demoiselle.

– Gisèle ?

– Oui.

Le commandant regarda madame Cornu dans les yeux.

– Où est-elle ?

– Je ne sais pas.

– Attention, madame. Il ne faut pas mentir.

Madame Cornu ne répondit pas.

Un gros nazi se tenait près d’elle, prêt à intervenir.

Le commandant lui fit signe de n’en rien faire.

– Gisèle travaille ?

La vieille femme bondit :

– Oui, oui, dans une usine de guerre.

– C’est faux, cria le commandant.

Madame Cornu resta muette d’étonnement.

– Gisèle Tubœuf travaille pour le gouvernement français, comme espionne.

– Non, ce n’est pas vrai.

– Si.

Le commandant sortit une photographie.

– Regardez !

– Gisèle ! s’écria la brave femme.

Le commandant sourit :

– Vous voyez, c’est bien elle ?

– Oui.

– Eh bien, cette jeune fille est une espionne française.

– Alors, ce n’est pas Gisèle.

Le commandant fit un signe au soldat nazi.

Ce dernier saisit madame Cornu par les bras.

La vieille femme poussa un cri.

– Êtes-vous certaine que ce n’est pas là Gisèle Tubœuf ?

– Non, non.

– Pourtant, plusieurs femmes de votre village l’ont reconnue.

Le soldat s’approcha d’elle une seconde fois.

Madame Cornu vit qu’il ne servait à rien de mentir. Le commandant avait déjà vérifié l’identité de Gisèle.

– Oui, oui, dit-elle à la fin, ce me semble être elle.

– Vous n’êtes pas certaine ? dit le commandant en souriant.

– Je crois que c’est elle.

– Enfin.

Le commandant Bouretionitz se frotta les mains.

– Tout va bien, tout va bien.

Il regarda de nouveau ses dossiers.

Puis il reprit :

– Maintenant, vous allez me dire où se trouve votre fille adoptive.

Cette fois, madame Cornu eut réellement peur.

Elle ne savait pas où se trouvait Gisèle.

Mais elle savait bien que le commandant ne la croirait pas.

Elle dit quand même :

– Franchement, je ne sais pas, monsieur le commandant.

Le commandant se leva et se mit à marcher, les mains derrière le dos.

– Ah, vous ne savez pas !

– Non, je vous jure...

– Très bien, puisque vous ne voulez pas parler, nous allons prendre les moyens pour le savoir.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous allez parler malgré vous... rappelez-vous, les yeux.

Madame Cornu tressaillit :

– Je vous dis que je ne sais rien. C’est vrai, Gisèle travaille pour le service secret, mais je ne sais même pas son chiffre. Les rares fois qu’elle m’a écrit, c’était d’un village de France. C’est tout. Vous savez comme moi qu’elle n’a pas le droit de me dire ce qu’elle fait et où elle est.

Le commandant parut réfléchir.

– Quand vous a-t-elle écrit la dernière fois ?

– Il y a plus de deux mois.

Après un court silence, le commandant reprit :

– Je ne vous crois pas, madame, c’est regrettable. Vous savez où se trouve Gisèle et vous allez nous le dire.

– Je ne sais pas.

Bouretionitz fit un signe.

Le garde à l’air brutal s’approcha.

Il prit les poignets de madame Cornu et se mit à les tordre.

La femme cria de douleur.

Le colosse allemand ne desserra pas son étreinte.

– Eh bien madame, qu’en dites-vous ?

– Je ne le sais pas... je ne le sais pas...

Le colosse resserra son étreinte.

Le commandant s’approcha et la gifla à pleine force.

– Tu vas parler !

– Je ne sais rien.

Une nouvelle gifle retentit.

– Tiens... tiens...

Madame Cornu ne parlait plus.

Elle souffrait trop.

Soudain elle poussa un petit cri et s’affaissa dans les bras du soldat allemand.

– Faut-il la ranimer ?

– Non, attendez. Une journée sans manger... sans boire... lui rafraîchira peut-être la mémoire.

– Que dois-je faire ?

– Ramenez-là à sa cellule et donnez les ordres en conséquence.

– Bien.

Le soldat prit carrément madame Cornu dans ses bras et sortit.

Bouretionitz était furieux.

Il sonna.

Un soldat parut :

– Commandant ?

– Approchez.

Le soldat obéit.

– Et puis le questionnaire, commandant ?

– Rien encore.

– Il faut pourtant trouver un moyen de mettre la main sur cette Gisèle Tubœuf.

– Tu as raison Fritz.

– Votre plan est bon.

– Je le crois. Il faut absolument que j’accomplisse ma mission. Tu sais, Fritz, que les ordres sont venus directement du Reich.

– Je sais, commandant.

– Il faut absolument que je ramène ce fameux X-13 en Allemagne. Par cette Gisèle, nous pourrions le prendre au piège.

– Oui, mais comment attraper cette Gisèle ?

– Je veux, Fritz, que vous preniez quelques hommes avec vous et que vous fouilliez la maison de madame Cornu de fonds en comble. Elle a peut-être reçu des lettres... enfin je ne sais pas... quelque chose qui pourrait nous renseigner.

– Très bien, commandant, j'y vais tout de suite.

Fritz sortit.

Il prit avec lui trois soldats et se dirigea vers la maison de madame Cornu.

Ils se mirent à fouiller de fonds en comble, mais ne trouvèrent rien.

La vieille femme avait raison.

La dernière lettre de Gisèle datait depuis plus de trois mois.

Fritz donna l'ordre de retourner au camp.

– Le commandant va être furieux.

Mais comme il allait sortir, on frappa à la porte.

Fritz alla ouvrir.

Il aperçut alors un homme portant le costume du facteur.

– Madame Cornu ?

– Elle n'est pas ici. Qu'est-ce que vous voulez ?

– Oh rien, rien.

Le facteur vint pour se retirer.

– Un instant, dit Fritz.

Le facteur revint.

– Vous aviez une lettre pour madame Cornu, je suppose ?

– Non, non, ce n'est rien, je voulais simplement lui parler.

Fritz reprit d'un ton sévère :

– Ne mentez pas. Je vais faire fouiller votre sac, et si je découvre quelque chose, vous aurez affaire à nous.

Le facteur se sentit mal à l'aise.

– Je crois que j’ai une carte postale, mais pas de lettres... pas de lettres...

– Donnez.

Le facteur sortit une carte postale de son sac, la remit à Fritz puis s’éloigna aussitôt.

Fritz jeta un coup d’œil sur la carte.

Il poussa un cri de joie.

– Ça y est, nous la tenons certainement.

Il donna un ordre à ses hommes et retourna au camp.

Gisèle aurait donc commis une imprudence en mallant cette carte ?

Les Allemands veulent donc s’emparer d’IXE-13 ?

Leur plan ingénieux réussira-t-il ?

III

Gisèle appela Marius.

– Tu vas au deuxième bureau ce matin ?

– Oui.

Le colosse Marseillais était complètement méconnaissable sous son déguisement.

Il avait vieilli de près de vingt ans.

Il portait une perruque grise, de longs favoris et une moustache à la Jos Staline.

– Je vais te donner un mot pour le colonel Mailloux.

Gisèle écrivit quelques mots qu'elle remit au Marseillais.

– Alors, bonne chance, Marius.

– Bonne chance, mademoiselle.

– Ne remuez pas d'ici, ajouta-t-il.

– Ne crains rien.

Le colosse était heureux d'avoir une mission à remplir.

Il partit donc tout joyeux.

Grâce aux mots que Gisèle lui avait remis, il n'eut aucune peine à se faire admettre auprès du colonel.

Une heure plus tard, il revenait vers la petite auberge.

En arrivant, il monta directement à la chambre de Gisèle pour lui transmettre les ordres du colonel.

Il frappa à diverses reprises, mais n'ayant pas reçu de réponses, il se décida à entrouvrir la porte.

– Tiens, elle n'est pas là.

Il réfléchit quelques secondes.

– Elle doit être sortie prendre une marche pour sa santé.

Il alla s’asseoir dans un petit salon et attendit. Une demi-heure se passa... puis une heure. N’y tenant plus, Marius se leva :

– Hé patronne, cria-t-il.

– Oui ?

Une grosse bonne femme s’approcha :

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Vous n’avez pas vu ma compagne.

– Si elle est sortie avec deux messieurs.

– Deux messieurs.

– Oui.

– Où sont-ils allés ?

– Je ne sais pas, fit la femme après un instant.

Marius crut comprendre que la femme savait mais qu’elle ne voulait pas parler.

Elle avait dû écouter aux portes.

Marius sortit quelques billets de sa poche :

– Vous savez où elle est allée... vous allez me le dire et je vous donne tout ça.

La femme jeta un coup d’œil sur l’argent.

– Je prends l’argent d’abord ?

– Non, parlez et je vous paierai.

– Rien à faire.

Marius tendit l’argent.

– Prenez !

Alors elle parla :

– Deux hommes sont venus et ont demandé à voir mademoiselle Gisèle Tubœuf.

Marius tressaillit.

Comment se faisait-il que ces hommes savaient le véritable nom de Gisèle, puisqu’elle s’était enregistrée sous un autre nom.

La femme continuait :

– Je leur ai dit que je ne connaissais personne de ce nom-là.

– Eh bien ?

– Ils m’ont montré une photographie. J’ai parfaitement reconnu la jeune fille bien que ses cheveux soient aujourd’hui coupés autrement. On dirait, ma franche vérité, qu’elle s’est déjà coupé les cheveux comme un garçon.

C’était vrai.

Au cours d’une des dernières aventures, Gisèle avait dû, sous les ordres d’IXE-13, se déguiser en garçon.

Mais Marius était impatient.

– Ensuite que s’est-il passé ?

– Eh bien, je me suis aperçu qu’il voulait voir votre compagne. Je les ai fait passer ici et j’ai dit : « Ce ne sera pas long, messieurs. » Je suis montée ; la jeune fille était dans sa chambre. J’ai frappé. « Oui ? – Mademoiselle, deux messieurs veulent vous voir. – Deux messieurs ? – Oui, ils sont dans le petit salon. Il paraît que c’est très important. » Je redescendis. Quelques instants plus tard, elle descendit à son tour. Elle entra dans le petit salon.

La bonne femme s’interrompit.

Elle paraissait un peu gênée.

– Continuez, lui dit Marius.

– Eh bien... je...

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Je ne voudrais pas que vous me preniez pour une personne qui écoute aux portes...

– Mais non, mais non, allez.

– Mais je lavais justement mon plancher dans le corridor et puis on parlait fort.

Marius était nerveux.

Il redoutait le pire.

– Parlez... parlez nom de Dieu de Peuchère de bonne mère. Parlez !

– J’ai pas tout compris, mais un des hommes a semblé expliquer qu’il se passait quelque chose d’extraordinaire au deuxième bureau.

Elle s’arrêta et regarda Marius.

– Vous avez bien entendu ? Au deuxième bureau ?

– Mais oui.

Elle se pencha vers l’oreille du colosse et lui murmura à l’oreille :

– Pour moi, votre amie... c’était une espionne et vous ne le saviez pas.

Marius avait peine à se retenir, tant il était impatient.

– Ensuite, ensuite, madame, parlez !

– C’est à peu près tout. Elle est montée à sa chambre, a passé un manteau et est partie avec les deux hommes.

– Aucun message pour moi ?

– Non, elle ne m’a rien dit.

Marius trépignait.

Soudain, il prit une résolution.

Il ressortit de l’auberge et retourna au deuxième bureau.

Il fut de nouveau introduit dans le bureau du colonel Mailloux.

– Colonel...

– Qu’est-ce qui se passe ?

– Vous avez fait demander T-4 après mon départ, cet après-midi ?

– Mais non !

– Peuchère de Peuchère !

– Qu’est-ce que vous avez ?

– Ce que j’ai... eh bien, je crois qu’on a enlevé Gisèle.

Le colonel bondit :

– Quoi ?

– Oui, deux hommes sont venus la chercher en automobile en disant que c’était de votre part.

– De ma part ?

– Oui.

Le colonel rageait :

– Quatre espions disparus depuis un mois et demi... c’est terrible... Les Allemands sont après mettre notre service à terre, la même chose en Angleterre... Mon Dieu, qu’est-ce que nous allons devenir ?

Marius se leva :

– Commandant... il faut retrouver Gisèle.

Le Colonel ne répondit pas :

– Il n’y a qu’un seul moyen, reprit Marius. Faisons venir IXE-13. Il accourra certainement au secours de Gisèle.

– Vous avez raison. Je vais me mettre en communication avec le bureau anglais.

IXE-13 tombera-t-il dans le piège des Allemands ?

Ces derniers veulent justement que IXE-13 accoure au secours de son amie pour le faire prisonnier.

Qu’arrivera-t-il ?

IV

Depuis son retour en Angleterre, IXE-13 n'avait pas encore reçu d'ordre du bureau chef.

Tous les jours, il se rendait à l'une des quatre adresses que lui avait donné sir George.

– Rien pour vous. Restez sur les lieux. Rapportez-vous demain.

Tous les jours, l'espion canadien modifiait légèrement son maquillage.

Un matin, comme il se rendait à l'une des quatre maisons, il se disait :

– J'aimerais bien être en action. Voilà plus de trois jours que je suis inactif.

Il frappa à la porte arrière d'une petite maisonnette.

Une femme vint ouvrir.

Il donna le mot de passe.

La femme le fit descendre dans la cave.

Un homme était là.

– Agent IXE-13.

L'homme consulta ses papiers.

– Oui, quelque chose pour vous. Il faut retrouver quelqu'un qui a été enlevé par les Allemands.

– Ah !

IXE-13 se rappela immédiatement la mission qu'on lui avait confiée et qui avait failli lui coûter la vie, lorsqu'il avait reçu l'ordre de délivrer le docteur Woodbrock. (Lire *L'évasion du docteur Woodbrock*).

– Un cas identique, pensa l'espion.

– Vous devrez vous rendre en France, mais passez par l’Italie.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il est trop dangereux de passer directement en France. Tandis que l’Italie est occupée par nos Alliés. Là on vous donnera les moyens nécessaires pour entrer en France, comme citoyen français.

– Très bien.

– Vous partirez demain.

– Bien.

– Là-bas en France on vous donnera tous les détails. Vous vous rendrez au deuxième bureau. Les espions sous les ordres du Colonel Mailloux sont maintenant dans un nouveau secteur et agissent en secret. Voici l’adresse du nouveau quartier-général du deuxième bureau.

Il tendit un papier à IXE-13.

Celui-ci le prit, puis demanda :

– Avez-vous d’autres détails ?

– Je sais simplement que le colonel Mailloux a insisté pour que ce soit vous qui alliez en France. De plus, la personne qui est disparue est... un instant...

Il consulta sa fiche.

– Je l’ai... c’est une espionne française.

IXE-13 avait pâli légèrement.

– T-4, continua l’homme... son nom, Gisèle Tubœuf.

– Vous avez bien dit Gisèle Tubœuf ? fit IXE-13 avec une émotion intense ?

– Mais oui.

Il regarda curieusement l’espion.

– Qu’est-ce que vous avez ?

IXE-13 ne répondit pas.

– Êtes-vous malade ?

– Non, non, ce n’est rien.

– Cette jeune fille, vous la connaissez ?

– C’est ma fiancée.

L’homme baissa la tête.

– Excusez-moi, je comprends.

Puis il lui donna les ordres relativement à son départ.

IXE-13 sortit de la maison la mort dans l’âme.

Gisèle, la jeune fille qu’il aimait, prisonnière des Allemands !

– Les bandits ! Ils vont savoir de quel bois je me chauffe.

IXE-13 avait l’air maintenant d’un enragé.

Jamais il n’avait été décidé d’accomplir une mission avec autant de volonté.

Demain il partirait pour la France.

Demain il irait sauver sa fiancée.

V

Après un séjour de quelques heures en Italie, IXE-13 se procura les passeports et autres papiers nécessaires pour pouvoir entrer en France.

Puis il put se rendre dans un petit village inoccupé de la France sans trop de difficultés.

Il faut dire cependant qu'il changeait fréquemment de physionomie.

Mais depuis qu'il s'était procuré un passeport au nom de Jean Francfort, il portait de grosses lunettes épaisses, un béret sur le coin de l'oreille et une petite moustache fine à la française.

Deux heures après son arrivée en France, il arrivait dans le petit village où était maintenant installé le bureau secret des espions.

IXE-13 sortit un papier de sa poche.

27 rue Baril.

Il se mit à chercher la rue Baril.

Le village n'étant pas grand, il n'eut aucune difficulté à trouver l'endroit.

C'était un vieille maisonnette.

Une ménagère vint répondre.

– Monsieur ?

– Voici.

Il lui montra sa passe du bureau chef.

– Entrez.

IXE-13 obéit.

La femme le fit descendre dans la cave.

Puis elle ouvrit la porte et le fit entrer dans un petit bureau.

– Oui ?

Le colonel Mailloux dévisagea l’arrivant :

– Que voulez-vous ?

– Vous ne me reconnaissez pas, mon colonel.

Il y eut un court silence.

Le colonel semblait fouiller dans sa mémoire.

– Je regrette... je n’ai pas de temps à perdre. Qui êtes vous ?

– IXE-13 pour vous servir, mon colonel.

Le colonel bondit sur ses pieds.

– IXE-13 !

Il alla lui serrer la main.

– Je suis heureux que vous soyez venu.

Il offrit une chaise à l’espion.

IXE-13 s’assit, puis :

– Que se passe-t-il ?... Gisèle ?...

– Oui, T-4 a été fait prisonnier des Allemands, je crois.

– Vous avez des détails ?

– Aucun.

– Alors ?...

– Marius Lamouche pourra probablement vous renseigner.

– Marius, où est-il ?

– À l’auberge.

– L’auberge... quelle auberge ?

Le colonel lui indiqua l’endroit où pensionnait Marius.

Puis il se leva :

– IXE-13, je vous souhaite toute la chance possible. Tout d’abord, je sais que Gisèle Tubœuf c’est beaucoup pour vous, puis, c’est aussi beaucoup pour nous.

– Je la ramènerai saine et sauve, colonel, ou bien j’y laisserai ma vie.

Le colonel admira le courage de l’espion canadien.

IXE-13 salua et sortit.

Il se dirigea immédiatement vers l’auberge que lui avait indiquée le colonel.

La patronne vint lui répondre.

– Bonjour madame.

– Bonjour monsieur.

– Vous avez une chambre ?

– Oui. Pour combien de temps ?

– Aujourd’hui seulement.

Puis il se ravisa :

– Peut-être demain aussi.

La femme sembla hésiter.

– C’est qu’il faut payer d’avance.

– Ah bon ! Je comprends.

Il mit la main dans sa poche et sortit de l’argent.

– Je vais payer deux jours.

– Très bien.

Elle lui montra un gros livre.

– Si vous voulez vous enregistrer...

Il signa :

Jean Francfort.

En même temps il jeta un coup d’œil rapide sur le registre.

Il n’y avait qu’un seul nom de jeune fille.

Elle avait la chambre 22.

La bonne femme dit :

– Je vais vous donner la chambre 22. Une jeune fille l’habitait avant-hier, mais elle a quitté l’endroit.

– Très bien.

IXE-13 monta dans sa chambre.

Il laissa là sa petite valise.

Il ne voyait aucune trace de Marius.

– Aurait-il quitté l’endroit ?

Il regarda sa montre.

Il était quatre heures.

– Je vais attendre jusqu’au souper. Peut-être Marius reviendra-t-il.

À six heures moins quart, un gros homme en habit de travail apparut.

IXE-13 bondit.

Malgré un excellent maquillage, il venait de reconnaître Marius.

Mais il n’en fit rien voir pour le moment.

Ils occupèrent tous les deux la même table, mais n’échangèrent pas une parole.

Marius semblait se méfier.

Depuis la disparition de Gisèle, il parlait peu.

Il attendait avec impatience l’arrivée du patron qui, disait-il, ne tarderait pas à arriver aussitôt qu’il aurait appris la nouvelle.

Après le repas, Marius monta à sa chambre.

IXE-13 le suivit de loin.

Il vit alors le Marseillais entrer dans la chambre voisine de la sienne, c’est-à-dire la chambre numéro 20.

Il attendit quelques minutes, puis frappa à la porte.

Marius ouvrit.

En apercevant son interlocuteur il sortit un revolver.

– Qu’est-ce que vous voulez ?

– Vous êtes bien Marius Lamouche ?

Marius saisit l’homme par le collet, le poussa dans la chambre et referma la porte.

– Qui êtes-vous... parlez... comment savez-vous mon nom... Vous allez tout me dire ou sinon, vous ne sortirez pas d'ici vivant.

– Je vais sortir d'ici vivant. Et laisse-moi te dire Marius que tu es un peu rude avec le « patron ».

– Le patron ?

– Voyons, tu ne m'as pas reconnu ? fit IXE-13 en reprenant sa voix naturelle.

Marius bondit.

– Peuchère.

Il sauta au cou du patron et l'embrassa.

– Patron, excusez-moi.

– Très bien, très bien.

Il s'assit sur le bord du lit.

– Maintenant tu vas me raconter ce qui s'est passé.

Marius lui fit un long récit.

Il lui raconta l'incident de la carte postale.

IXE-13 sursauta :

– Vous avez commis une grave erreur.

– Mais ce n'est pas ma faute, protesta Marius, Gisèle avait déjà mallé la carte lorsque je suis arrivé.

– Je ne te blâme pas.

Après un court silence, IXE-13 reprit :

– Je vois probablement ce qui est arrivé. Les Allemands devaient surveiller la maison de madame Cornu. Ils devaient se douter que Gisèle travaillait pour les Alliés. Ils ont probablement arrêté madame Cornu, et l'ont fait parler. Alors ils sont venus chercher Gisèle.

– Oui, c'est probablement ça. Mais où l'ont-ils emmenée ?

– Sans doute au même endroit où ils gardent madame Cornu prisonnière. Ils se serviront de la vieille femme pour faire parler Gisèle.

Tout à coup Marius bondit :

– Mais elle doit être à V... il y a un camp allemand dans le village où demeurait Gisèle.

– Comment sais-tu ça ?

– Je l’ai appris où je travaille.

– Tu travailles ? fit IXE-13 surpris.

– Il le fallait bien, pour payer ma chambre.

– Où travailles-tu ?

– Dans une usine de munitions. Vous savez que bien que la France ne soit pas toute occupée, elle travaille entièrement pour les Allemands.

– Donc tu travaillais pour les Nazis ?

– Il le fallait. On a voulu m’engager comme chauffeur de camion, mais j’ai refusé sachant bien que je ne devais pas m’éloigner. Alors, on m’a mis dans l’entrepôt.

– Et tu as appris qu’il y avait un camp Allemand à V...

– Oui, car un chargement de munitions doit partir pour V... demain après-midi.

IXE-13 bondit :

– Marius il faut que tu t’engages comme chauffeur et que tu insistes pour aller livrer ces munitions.

– Ça va être dur.

– Tu es capable de te débrouiller.

– J’essaierai.

Et le lendemain matin, le Marseillais allait voir le chef du bureau.

– Bonjour, monsieur.

– Bonjour, que me voulez-vous ?

Marius commença :

– Lorsque je suis entré ici, vous avez voulu m’engager comme chauffeur de camions.

– Oui et vous avez refusé.

– Je voudrais maintenant devenir chauffeur.

– Pourquoi ce brusque changement ?

– Je vois vous dire la vérité. J’ai vu, cet après-midi, un chargement devant partir pour le village de V...

– C’est vrai.

– Eh bien, je suis né à V... j’ai pensé qu’en m’engageant comme chauffeur, j’aurais des chances d’être envoyé là. Je pourrais rencontrer des parents... de vieux amis...

Marius paraissait véritablement ému.

L’homme fut touché.

– Il y a peut-être moyen d’arranger ça. Revenez dans une heure.

Marius revint.

L’homme lui déclara alors :

– Très bien vous irez à V... vous partirez à quatre heures.

– Seul ?

– Pour quelques milles seulement. Lorsque vous entrerez en France occupée, vous présenterez cette déclaration. Alors, un soldat nazi vous accompagnera jusqu’à V... Vous arriverez là vers huit heures du soir. Vous y coucherez, puis reviendrez le lendemain. Le soldat vous accompagnera jusqu’à l’endroit où il aura monté. Puis vous reviendrez ici.

– Bien monsieur.

– Alors j’espère que tout ira bien.

Quelques instants plus tard Marius téléphonait à IXE-13.

– Très bien, je pars immédiatement, je te rencontrerai sur la route, à quelques milles d’ici.

– Bien patron.

À quatre heures exactement, Marius monta dans un lourd camion chargé de boîtes de toutes sortes, des petites, des grosses... etc.

Cinq milles plus loin, il rencontrait IXE-13.

Les deux hommes se mirent à l’œuvre. Ils déchargèrent vivement une partie du camion puis Marius replaça les boîtes après qu’IXE-13 se fut installé dans un coin, le plus confortablement possible.

Marius avait disposé les boîtes de manière à ce que l'espion puisse respirer un peu, mais personne ne pouvait l'apercevoir.

Le camion fut arrêté vingt-cinq milles plus loin.

Ils étaient rendus en France occupée.

Des soldats nazis s'avancèrent au devant du camion.

Marius sortit ses papiers et les présenta à celui qui semblait être le chef.

Ce dernier les examina attentivement.

Pendant ce temps, un soldat nazi avait ouvert quelques boîtes et examinait le contenu.

– S'il ne peut aller plus loin, pensa Marius.

Mais le soldat revint apparemment satisfait.

Il parla au chef et ce dernier donna un ordre.

Un grand soldat vêtu de l'uniforme allemand s'avança :

– Cet homme vous accompagne jusqu'à V...

– Très bien, dit Marius.

Le camion repartit quelques secondes plus tard.

Marius regarda sa montre, cinq heures et demie.

Le camion roulait toujours.

De temps à autre le Marseillais apercevait des détachements des troupes allemandes.

Mais soudain il s'adonna à passer près d'un petit bois.

Tout était tranquille, on entendait aucun bruit.

Tout à coup, le camion stoppa.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'Allemand.

– Je ne sais pas, répondit Marius, un trouble dans le moteur.

Il prit une grosse clef et descendit.

Il se mit à examiner le moteur.

Tout à coup il leva la tête et appela l'Allemand.

– Venez voir, on dirait du sabotage.

– Mein Gott.

L’Allemand sortit et s’approcha.

– Regardez.

Il se pencha sur le moteur.

Alors Marius lui asséna un terrible coup de clef anglaise sur la tête.

L’Allemand tomba :

– Tu ne te réveilleras pas de sitôt.

Le Marseillais courut vers l’arrière.

En quelques secondes, IXE-13 sortit de sa cachette. Il suait, il avait chaud.

– Vite, patron.

IXE-13 courut vers l’avant.

En vitesse, il déshabilla le soldat allemand et revêtit son costume, puis prenant le corps de l’Allemand et ses propres habits, il jeta le tout dans un fossé.

– Maintenant, en route.

Le lourd camion s’ébranla.

IXE-13 fouilla dans les poches et sortit un portefeuille.

– Je suis chanceux, dit-il.

– Comment cela ?

– Il y a une carte d’identification, mais le nom seulement, pas de portrait.

– Tant mieux.

– Je m’appelle Carl Vitmer.

Il y eut un long silence. Ils approchaient lentement du but.

– Comment ferons-nous pour sortir Gisèle de là ? demanda Marius.

– Je ne sais pas encore.

– Peuchère, j’ai bien peur que ce soit dur.

Marius a bien raison.

Quel nouveau stratagème inventera l’espion canadien pour délivrer sa fiancée ?

VI

Le commandant Bouretionitz interrogeait la prisonnière.

– Alors, mademoiselle Tubœuf, vous refusez de reconnaître que vous êtes attachée au service de l’espionnage français.

Gisèle, la robe en lambeaux, la figure meurtrie par les coups des Allemands gardait son énergie farouche.

– Je ne sais rien... je ne parlerai pas.

Le commandant sourit :

– Vous parlerez bien lorsque l’on torturera IXE-13.

Gisèle sursauta :

– IXE-13.

– Tiens, vous le connaissez celui-là...

Gisèle cria :

– IXE-13 n’est pas votre prisonnier... c’est faux... vous mentez...

Le commandant sourit :

– IXE-13 sera en notre possession dans quelques jours... peut-être quelques heures.

– Jamais... jamais vous ne vous saisirez de lui. Il est beaucoup trop intelligent pour vous.

Un Allemand qui se tenait près de Gisèle lui donna une gifle retentissante.

Gisèle ne broncha pas.

– Ça t’apprendra à insulter notre commandant.

Le commandant sourit :

– Demain matin, vous aurez un petit spectacle...

Gisèle le regarda, surprise :

– Un spectacle ?

– Oui... certains traitements que nous ferons subir à une dame Cornu.

Gisèle sursauta :

– Vous connaissez cette dame ? demanda le commandant.

Gisèle ne répondit pas.

Sa tête travaillait :

– Maman... maman Cornu... ils l'ont arrêtée... ils veulent s'en servir pour me faire parler...

Tout à coup, elle fut interrompue dans sa rêverie.

On venait de frapper à la porte.

– Oui ? cria le commandant.

– Le chargement de munitions vient d'arriver, mon commandant.

– Très bien.

– Il y a des papiers à signer.

– Apportez-les.

L'Allemand ouvrit la porte.

Deux hommes entrèrent.

Le chauffeur du camion et un soldat nazi.

Les lecteurs savent déjà que ces deux hommes n'étaient autre que Marius Lamouche et l'as des as IXE-13.

IXE-13 présenta une série de papiers que le commandant signa :

– Quand repartez-vous ?

– Demain, commandant.

– Vous couchez ici ?

– Oui.

Le commandant donna un ordre, un soldat sortit.

IXE-13 demanda :

– Ce chauffeur est un Français qui est né ici, commandant. Il voudrait sortir dans le village, il connaît plusieurs personnes et aimerait les visiter.

– C’est vrai ? demanda le commandant en un mauvais français.

– Oui, répondit Marius.

Le commandant regarda l’heure.

– Il est huit heures dix, fit le commandant en regardant sa montre, il faudra que vous soyez de retour avant dix heures.

– Très bien.

IXE-13 salua et les deux hommes sortirent.

Aussitôt qu’ils eurent franchi la porte, le commandant donna un ordre.

– Reconduisez la prisonnière à sa cellule.

Puis se tournant vers Gisèle :

– N’oubliez pas... c’est demain, le petit spectacle...

Il fit un signe.

Deux soldats sortirent entraînant Gisèle.

Au dehors, on procédait au déchargement du camion.

Marius et IXE-13 se parlaient à voix basse :

– C’est elle, fit le Marseillais.

– Oui, nous ne nous étions pas trompés.

– Qu’allons-nous faire ?

– J’ai une idée. Il y a une pharmacie à V...

– Oui.

IXE-13 sortit une feuille de sa poche et écrivit quelques mots.

– Tu donneras ça au pharmacien. Il va te remettre de la poudre. Viens me la porter immédiatement.

– Très bien.

Dix minutes plus tard, muni d’une passe que le commandant lui avait faite, Marius sortit du camp.

IXE-13 entra au camp.

Il se mit à visiter un peu partout.

Il y avait une salle de jeu.

Il resta là une vingtaine de minutes.

Soudain un soldat entra et cria :

– Soldat Carl Vitmer.

IXE-13 répondit :

– Ya !

– Quelqu’un pour vous à la barrière.

– Bien.

IXE-13 sortit.

Il savait que c’était Marius.

Il ne se trompait pas.

Marius lui remit une grosse enveloppe remplie d’une poudre blanche.

IXE-13 la mit dans sa poche et retourna au camp.

Il continua sa visite.

Soudain il s’arrêta près d’un garde.

– À quelle heure changez-vous de garde ?

– Onze heures et demie. Vous êtes nouveau ?

– Oh ! de passage seulement. Je repars demain.

Il se pencha vers le garde :

– J’ai faim. Il y a un repas, je suppose, vers onze heures pour ceux qui montent la garde de nuit.

– Oui.

– Pensez-vous que...

– Peut-être pas un repas mais allez voir le cuisinier, un vrai bon diable. Il va vous servir quelque chose.

– Ok, merci.

Le soldat de garde lui indiqua le chemin de la cuisine.

IXE-13 partit.

Il poussa la porte de la cuisine et entra.

Il fit un signe à celui qui semblait être le chef des cuisiniers.

Un gros homme à la figure joviale.

– Qu’est-ce que vous voulez ? fit-il d’un ton bourru.

– Vous ne me connaissez pas.

– Je le vois bien.

C’est moi qui vient d’arriver avec un camion de marchandises.

– Qu’est-ce que vous voulez ? répéta le cuisinier.

– Manger, fit IXE-13.

– Pourquoi ne pas demander au commandant, il vous donnerait la permission de venir à table avec les gardes.

– J’aime mieux ne pas trop demander. Et puis je dois partir de bonne heure demain matin et je ne veux pas me coucher tard.

– Suivez-moi.

Comme l’Allemand avait dit, malgré son ton bourru, le cuisinier semblait être un vrai bon diable.

– Tenez, voilà de la viande, des patates, du pain, du café... il y a des assiettes, des tasses, servez-vous. J’ai du travail.

– Très bien.

– Ne mangez pas tout.

Le cuisinier poussa un éclat de rire et s’éloigna de quelques pieds.

IXE-13 prit un peu de viande, des patates, puis se penchant sur deux gros barils comme pour prendre du café, il versa dans chacun la moitié du contenu de son sac. Le sac que lui avait remis Marius tout à l’heure.

Il brassa le café, puis appela le cuisinier.

– Qu’est-ce qu’il y a ? fit ce dernier.

– Le café semble fort.

– Il le faut, c’est pour les gardes. Du bon café.

– J’aimerais mieux du lait.

Le cuisinier lui apporta une tasse de lait.

– Merci.

L’espion canadien mangea avec appétit.

Puis, il remercia le cuisinier et sortit de la cuisine.

Vers dix heures moins le quart, un soldat lui montra le lit que lui avait assigné le commandant.

IXE-13 ne fut pas très heureux, car ils étaient exactement dix soldats dans le même appartement.

À dix heures Marius arriva.

– Où couchons-nous patron ?

IXE-13 l’emmena dans cette sorte de grande chambre.

– Fiou ! Nous ne sommes pas seuls.

– Oui, et c’est embêtant.

Après une pause, IXE-13 dit :

– Couchons-nous tout de suite, pendant qu’il n’y a personne.

– Je veux bien.

Marius s’assit sur le bord de son lit, qui se trouvait voisin de celui d’IXE-13.

– Que fais-tu là ?

– Mais peuchère, je me déshabille.

– Imbécile, on se couche tout habillé.

– Pourquoi ?

– Je n’ai pas le temps de t’expliquer mon plan. Mais nous sommes venus ici pour délivrer Gisèle et il faut le faire d’ici demain. Alors, ne dors que d’un œil.

Marius ferma un œil et dit en souriant :

– Bien patron.

Le plan d’IXE-13 réussira-t-il ?

Pourra-t-il délivrer la jeune Française ?

VII

Minuit, tout est tranquille dans le camp.

Tout est silence.

Ici et là, on entend le bruit saccadé des talons de fer des gardes qui se promènent en montant leur faction.

L'un d'eux est à la barrière d'entrée, l'autre aux cellules, l'autre à une sortie.

Celui qui est près des prisonniers, s'étire un peu, bâille.

– Ouf... je m'endors.

Il ne peut presque plus se tenir debout.

Il aperçoit une chaise au fond du corridor.

Il s'assied, sa tête tombe sur sa poitrine, il dort.

Les autres gardes subissent peu à peu le même sort.

Vers une heure, dans une chambre ou couchent dix soldats, deux ombres se lèvent lentement.

Ils traversent la chambre à pas de loup.

Un soldat pousse une sorte de grognement. Les deux hommes sursautèrent et s'arrêtent.

Tout redevient silencieux, alors ils reprennent leur marche dans la nuit.

Ils sortent de la chambre. Là-bas au bout du corridor ils voient un garde endormi.

Le plus grand se tourne vers son compagnon, l'interrogeant du regard.

– Tu comprends maintenant ? dit l'autre.

– Oui, patron, répondit le colosse.

Ils se dirigent vers l'endroit où se trouvent les cellules. Ils aperçoivent le garde endormi.

L'un des deux hommes fouille dans les poches du garde et sort un trousseau de clefs.

Puis ils descendent le long escalier qui mène aux cellules.

Chaque cellule est inspectée.

Tout à coup, le colosse dit :

– C'est elle.

L'autre prend une clef et ouvre la cellule.

Une jeune fille se lève surprise.

Elle vient pour parler mais le chef lui impose le silence.

Il faut faire vite. Pas une seconde à perdre.

Tous trois sortent de la cellule.

Le commandant Bouretionitz ne peut dormir.

Il tourne et se retourne dans son lit.

– Je n'ai pas sommeil, décidément. Si j'allais prendre l'air un peu.

Il passe ses pantalons et un chandail, chausse ses souliers et sort de sa chambre.

Là-bas près de la porte, il voit un garde assis par terre.

– Qu'est-ce qu'il fait là ?

Il s'avance près du garde.

– Il dort, ah l'imbécile...

Il le secoue énergiquement.

– Allons, crétin, idiot... réveille-toi.

Mais le garde ne remue pas.

Le commandant commence à prendre peur.

Soudain au loin il entend un pas de course.

Une porte s'ouvre puis plus rien.

Le commandant crie :

– Werda ! (Qui va là ?)

Personne ne répond.

Alors le commandant pousse des cris.

– Tout le monde sur pied... vite... il se passe quelque chose.

Un peu partout on voit des têtes de nazis qui sortent des chambres.

– Vite, levez-vous !

En reconnaissant leur commandant, les hommes se hâtent.

Bouretionitz se précipite vers le corridor des cellules.

La porte est grande ouverte. Le garde est endormi.

– Les salauds... ce doit être ce IXE-13.

Alors il court, il se précipite au dehors.

Au loin il entend un camion qui gronde, puis il voit une lumière qui sort de la cour du camp.

– Vite, crie le commandant, poursuivez-les... ne les laissez pas s’échapper.

Les hommes bondissent, sautent dans des voitures et sortent du camp à leur tour.

La poursuite commence.

VIII

IXE-13 s’est installé lui-même au volant.

Il conduit à pleine vitesse.

Gisèle ne comprend pas très bien ce qui s’est passé. Mais Marius assis avec elle à l’arrière lui explique ce qui s’est passé.

Tout à coup, Gisèle pousse une exclamation :

– Madame Cornu !

– Quoi ? qu’est-ce qu’elle a ?

– Elle est prisonnière des Allemands, elle aussi.

– Peuchère, si nous avions su.

IXE-13 ne prononce pas une parole.

Il sait que les automobiles du camp vont se lancer à sa poursuite.

Tout à coup, il aperçoit un bois. Il y a un petit sentier.

Il n’hésite pas, il tourne à droite et le camion s’enfonce sous le bois.

Un peu plus loin, il s’arrête.

IXE-13 descend.

– Ils nous poursuivent, dit-il.

Il leur fait signe de rester là et lui, il se dirige vers l’orée du bois.

Tout à coup, deux voitures filant à toute vitesse, puis une deuxième, une troisième...

Ils passent sans s’arrêter puis disparaissent dans la nuit.

On n’entend plus rien.

IXE-13 retourne vers ses compagnons.

– Tu connais quelqu’un près d’ici, demanda l’as des espions à Gisèle.

– Oui, monsieur Lapointe.

– Où ?

– Il faut revenir sur nos pas. C’est à peine à un demi-mille.

– Montez, fit IXE-13.

Le camion recule jusqu’au chemin puis reprend la route qu’il a parcourue quelques minutes plus tôt.

– C’est ici, crie Gisèle.

Le camion entre dans une cour.

Gisèle saute hors du camion et bondit vers la porte arrière. Elle frappe à coups redoublés.

– Monsieur Lapointe ! Monsieur Lapointe !

Après quelques secondes, la porte s’ouvre.

Un homme vêtu d’une robe de chambre apparaît.

– C’est moi Gisèle Tubœuf...

Il reconnaît immédiatement l’enfant qui a toujours vécu à V...

– Une question de vie ou de mort, vite, dit Gisèle. Vous avez la clef du garage.

L’homme est encore endormi.

Il entre cependant dans la maison et en ressort avec une clef.

Gisèle la prend et court ouvrir la porte du garage.

Quelques secondes plus tard, le camion est en sûreté.

Gisèle et ses deux amis reviennent vers la maison.

Monsieur Lapointe les fait passer dans la cuisine.

– Enfin, m’expliqueras-tu ma petite... tu arrives ici, en pleine nuit et en compagnie d’un soldat nazi.

– Ce soldat, c’est un Canadien... mon fiancé, ajoute Gisèle.

– Oh, excusez-moi.

En quelques mots, IXE-13 le met au courant de ce qui vient de se passer.

Il finit en ajoutant :

– Vous comprenez que si nous avions continué notre route, nous serions foutus. Alors Gisèle a pensé à vous.

Monsieur Lapointe se redresse.

– Je suis fier de pouvoir rendre service à mon pays.

– Ici nous serons en sûreté pour quelque temps.

Alors Gisèle se rend compte qu'elle est vraiment en liberté.

Elle saute au cou d'IXE-13 et l'embrasse frénétiquement.

– Merci... merci...

Marius s'écrie :

– Et moi, je n'y suis pour rien, peuchère ?

Gisèle embrasse Marius à son tour.

– Vous êtes deux héros.

IXE-13 vient d'accomplir avec succès une autre mission.

Il a délivré l'espionne T-4, Gisèle Tubœuf.

Mais comment s'y prendront-ils pour sortir de V... sans se faire attraper à nouveau ?

Et qu'arrivera-t-il à madame Cornu ?

Ne manquez pas les prochaines aventures de l'espion canadien IXE-13.

Cet ouvrage est le 252e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.